

Monsieur se lamente

Autor(en): **Marcel, André**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 6

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-217790>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

l'étranger ; l'amie de l'un d'eux voudrait le retenir, mais en vain. Ces deux chansons sont du Jura bernois et du canton de Neuchâtel.

La 15^{me} : *Auprès du Louvre*. Chantée par un habitant de Gryon où elle a été découverte, cette chanson résume la psychologie des deux précédentes.

La 16^{me} : *Le déserteur*. Elle date du quatorzième ou du quinzième siècle ; bien connue de nos étudiants, elle est très populaire.

La 17^{me} : *Le retour du soldat*. C'est le pendant de la chanson du départ ; le soldat est de retour, mais absent depuis sept ans, il n'est pas reconnu des siens d'abord ; vient ensuite la consolation des parents affligés.

La 18^{me} : *Calme du soir*. Seule chanson ayant une vraie teinte patriotique. Autrefois les chants patriotiques n'étaient pas nombreux, mais on agissait peut-être un peu plus. Elle est d'inspiration vaudoise ; il n'y a pas de grands mots, le tableau est emprunté à la vie rustique.

Par ce qui précède on peut se faire une idée du plaisir que les nombreux auditeurs ont éprouvé ; et dire que grâce au zèle de MM. Lauber et Chérix, 2000 de ces vieilles chansons ont été déjà trouvées. Ils ont droit à toute notre reconnaissance.

Nous terminerons en disant que les costumes de Bourgeois 1810 ; de Paysan 1800 et de Soldat 1790, portés par M. Chérix étaient de toute beauté et bien de l'époque.



VO SARA BIN LO DIALBLIO

À l'occasion de la mémorable votation du 3 décembre — c'est loin derrière nous — le *Journal d'Estavayer* rappelle une jolie anecdote sur le doyen Bridel, l'auteur du *Conservateur suisse*.

« La preuve est faite maintenant que l'idée de propriété est fortement gravée dans le cœur des citoyens suisses, disait le *Journal d'Estavayer*, en enregistrant le magnifique succès de la votation précitée. Il en a toujours été ainsi. Une anecdote déjà ancienne, confirma ce fait. C'est celui que l'on appelait le doyen Bridel, ancien pasteur à Montreux et à Château d'Oex, qui en est l'un des héros. Il reste entendu que M. Bridel ne fut pas toujours le doyen Bridel, lequel a si bien illustré son passage dans la vie vaudoise.

Rappelons que M. Bridel était un ami sincère des Fribourgeois et surtout des Gruyériens. Le chant que chacun connaît ou, du moins qu'il a entendu exécuter : « Sur les montagnes de Gruyère » et dont le nom de l'auteur fut pendant longtemps perdu ou ignoré, était de la composition de M. Bridel. Cet hymne patriotique fut composé à l'occasion de l'occupation des frontières, peut-être en 1856. Le contingent de chaque canton avait son chant particulier, et je me rappelle avoir lu que celui des soldats fribourgeois était l'un des meilleurs.

Inutile de répéter que M. Bridel était pasteur : il débuta dans le ministère à Château-d'Oex. Il y arriva aux premiers jours d'une semaine de printemps. La neige repliait son manteau d'hermine et l'aimable et fraîche verdure occupait la place abandonnée presque immédiatement.

Depuis le presbytère, on montra à M. Bridel la demeure de différents malades qu'il tenait de visiter. L'un d'eux était assez gravement atteint et réclamait la sollicitude du pasteur.

Avant de se mettre en route, M. Bridel examine la configuration du pays et voit les interminables lacets que fait le chemin de montagne, avant d'arriver au domicile du patient. D'autre part, en prenant à travers prés, le trajet est singulièrement raccourci, et l'on se décide pour cette dernière alternative.

Après quelques minutes de marche, il voit venir à sa rencontre un naturel armé d'un trident. L'ex-

cellence de sa cause donne à M. Bridel une grande assurance et, malgré l'arme terrible de son adversaire, il continue d'avancer bravement.

Une fois à portée de la voix, le dialogue suivant s'engage :

— Io allà vo ? Nè pas lo tzemin.

L'on ne pouvait guère contester sur cette interpellation ; aussi, M. Bridel tâche de désarmer son interlocuteur, prétextant qu'il est au pays que depuis la veille, qu'on l'attend impatiemment dans une maison un peu plus haut, que, d'ailleurs, il ne fait pas grand mal ; à peine l'herbe commence-t-elle à pousser...

— Nè pas lo tzemin, reprend le montagnard, fo vo rêveri.

Plaidant encore sa cause, M. Bridel voit le moment venu de décliner ses titres pour ramener l'indigène au respect et le faire rentrer sous terre.

— C'est un fait, dit-il, ce n'est pas le chemin, mais on m'attend là-haut où se trouve une personne gravement malade, je dois y aller, attendu que je suis le nouveau pasteur de la paroisse...

Et le montagnard, esquissant un geste non équivoque avec son trident, lui dit d'un ton courroucé ne supportant pas de réplique :

— Vo sara bin lo diàbblio, nè pas lo tzemin ; fo vo rêveri.

Et il fut fait ainsi.

MONSIEUR SE LAMENTE

Jadis, de ta plus faible voix

Tu me chuchotais quelque chose

De troublant, de tendre, et parfois

Tu m'appelais ton ange rose.

Maintenant, c'est moins doux, pour sûr !

Depuis le quatrième étage

Tu me jettes mon nom : « Arthur ! »

En ameutant le voisinage.

Jadis, suspendue à mon cou

Tu murmurais : « fuyons le monde,

Allons cacher notre amour fou

Au sein de la forêt profonde. »

Maintenant, pendue à mon bras,

Tu m'éreintes, tu te lamentes,

Ton cor au pied ne permet pas

D'accomplir les moindres descentes.

Jadis pour tout, à tout moment

Tu désirais que l'on s'embrasse,

Et l'on se donnait longuement

De ces baisers où l'âme passe.

Maintenant c'est au Nouvel An

Que tu me flanques sur la tête

Un gros baiser, et ta maman

Estime encor' la chose bête.

Jadis dans les prés tu cherchais

Des fleurs ; tu les mettais en gerbes ;

Pour m'alarmer tu te cachais

Souvent parmi les hautes herbes...

Maintenant, sous ton parasol

Tu l'assieds auprès des gentianes,

Puis tu les arraches du sol

Pour en préparer des tisanes.

Jadis, l'été, nous partions loin

Nous promener dans la campagne.

Tes cheveux embaumaient le join

Et j'étais fier de ma compagne.

Maintenant l'on reste chez soi,

Tu crains le soleil sur ta nuque,

Tu dors sans t'occuper de moi,

Tes cheveux sentent la perruque.

Jadis, de tes petites dents

Tu grignotais de bonnes choses ;

Tu laissais fondre des fondants

Au contact de tes lèvres roses.

Maintenant tu mâches du pain

Avec un morceau de fromage.

Et quand tu manges du lapin,

La sauce en tache ton corsage.

Jadis, lorsqu'au doigt tu saignais

Tu me disais : « Suce, ou je pleure ! »

Et tu riais. Je te plaignais,

Te consolais durant une heure.

Maintenant tu gémis : « monsieur,

Ma jambe me fait mal. Frictionne. »

Et je frictionne de mon mieux.

J'ai fini, tu gémis : « Savonne ! »

Jadis, à la chute du jour

Nous lisions ensemble un poème

Plein de tristesse et plein d'amour

Et tu soupirais : « comme on s'aime ! »

Maintenant c'est bien autrement,

Tu parles sur un autre thème ;

Tu me lis le Sillon Romand

Et tu m'expliques comme on sème.

André Marcel.

Une de nos aimables et spirituelles lectrices ne répliquera-t-elle pas aux vers jolis, mais moqueurs, de M. Marcel. Allons, Mesdames, la plume en main !

Un beau grade. — Hé bien ! demandait-on à mademoiselle Marie, voilà votre frère militaire ; quel grade a-t-il ?

— Oh ! un très beau : il est guide de gauche du premier rang de la troisième section de la première compagnie du bataillon numéro quinze du cinquième régiment de la deuxième division d'armée suisse.

— Oh ! Mais c'est superbe ! En continuant de ce train-là, il ne tardera pas à passer capitaine... Oh ! mais, vous, dites donc... je ne suis pas étonné que vous ayez toujours obtenu le prix de mémoire.

Le bon ouvrier. — (Fragment de composition d'un élève de 12 ans). — « Souvent le patron l'envoie chez des clients pour réparer une fenêtre ou une porte. Lorsqu'il arrive chez une personne, on voit tout de suite qu'il s'y connaît : il l'examine à fond, il la fait tourner plusieurs fois pour voir si elle crie ; alors il la graisse avec soin et s'assure que les charnières jouent bien ; si elle est trop basse, il y met des rondelles pour qu'elle soit plus haute. »



LE VOYAGEUR SENTIMENTAL OU MA PROMENADE A YVERDON

(Suite.)

Louis et Nina.

— Oiseau de mort ! Oiseau de mort !

Et je vis un paysan s'enfoncer dans l'épaisseur de la forêt. J'eus le temps d'apercevoir sa figure, qui me parut intéressante ; mais ses joues caves, ses yeux éteints m'annonçaient le ravage de la douleur.

Oiseau de mort, oiseau de mort, répétais-je le long de la route, en cherchant le sens que pouvaient avoir ces paroles. Les couleurs dont l'hiver et la nuit peignaient la nature m'avaient disposé à les entendre ; je me rappelais l'air intéressant de ce jeune homme ; je le croyais malheureux, et ses tristes accents résonnaient au fond de mon cœur.

Arrivé à Aclens, et m'étant informé de lui, je me fis conduire à la maison de son père, à qui je dis ce que j'avais entendu. Cet homme, sensible à l'intérêt que je prenais à son fils, me fit asseoir en me serrant affectueusement la main, et m'offrit du meilleur vin de sa cave ; je n'en avais pas la moindre envie ; son ton me la donna. Je bus à sa santé, il but à la mienne, et nous voilà bons amis.

Quand il eut tisonné son feu et posé ses lunettes, il me pria de lui raconter de nouveau ce que j'avais vu et entendu. Il gémissait, et m'adressait des paroles entrecoupées, comme si j'eusse connu le sujet de ses peines. Ensuite il tourna longtemps autour de l'éloge de son fils, avant que d'en venir à son histoire. J'étais pressé ; mais c'était un père, un père malheureux... je partageais le plaisir qu'il avait de m'impatienter.

— Vous l'avez vu, monsieur ?

— Oui, mon brave homme ; que lui est-il donc arrivé ?

— Eh bien ! mon pauvre Louis était amoureux de Nina... Vous ne l'avez pas connue, monsieur ?